

★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures



Week-end
gratuit

L'ETHNOLOGIE ★
VA VOUS SURPRENDRE !
Deux jours pour explorer le XXI^e siècle

Conférences | Débats | Projections
Lectures | Visites spéciales...



Avec la participation
de la
Comédie-Française

www.quaibranly.fr

14 et 15 mars 2015

#WeekendEthno

paris
ile-de-france



leRockuptibles

Libération

LE
HUFF
POST

SCIENCES
AVENIR

cnrs
le journal



Inca Kola. Marcos Lopez © musée du quai Branly

Kainua une ville étrusque sort de terre

Mal connue, la vie quotidienne étrusque se dévoile grâce aux fouilles d'une cité abandonnée au IV^e siècle avant notre ère. Parmi les découvertes : une villa d'architecture romaine, qui a donc deux siècles d'avance...

Martin Bentz

La confédération des 12 cités étrusques avait un sanctuaire fédéral, le *Fanum Voltumnae*. Dans son IV^e livre, Tite Live (-59 à 17) évoque plusieurs fois le temple du dieu suprême étrusque Voltumna, parce que l'on y prenait toutes les décisions concernant les intérêts panétrusques. Outre les grandes assemblées que l'on y convoquait, les Étrusques y organisaient un grand marché annuel et leurs jeux sportifs. Après l'absorption de l'Étrurie par Rome, le *Fanum Voltumnae* a sombré dans l'oubli. À partir du XIV^e siècle, les érudits européens se sont interrogés sur son emplacement et l'ont recherché en vain...

Pour les étruscologues, l'égarement du *Fanum Voltumnae* dans les limbes du temps, c'est un peu comme si l'on ignorait où se trouvent la Delphes des Grecs ou la Rome des catholiques... Après l'avoir recherché des siècles durant, ils ont fini par penser que si ses traces ont disparu, c'est parce que le grand sanctuaire était bâti en matériaux périssables... Cependant Simonetta Stopponi, n'y croyait pas.

Cette archéologue de l'Université de Pérouse s'est acharnée à traquer le *Fanum Voltumnae* jusqu'à découvrir récemment un site prometteur près de la ville d'Orvieto. L'endroit pourrait en effet bien correspondre au grand sanctuaire, puisqu'on y a trouvé une allée processionnelle et des monceaux de restes d'offrandes. L'archéologie étrusque réserve encore des surprises...

Pour autant, de nombreux aspects de la vie étrusque paraissaient perdus à jamais, notamment parce que les informations dont nous disposons proviennent presque seulement des nécropoles et des textes. Cette impression se relativise cependant, en particulier grâce aux progrès dans la connaissance de Kainua, une cité étrusque abandonnée qui – fait exceptionnel – n'a pas été recouverte à l'époque romaine. Quels sont les éléments nouveaux apportés par ces fouilles, auxquelles nous avons eu la chance de participer ? Avant de les présenter, résumons nos connaissances essentielles sur les Étrusques.

Les Étrusques se nommaient eux-mêmes *Rasna* ou *Rasenna* ; les Grecs les

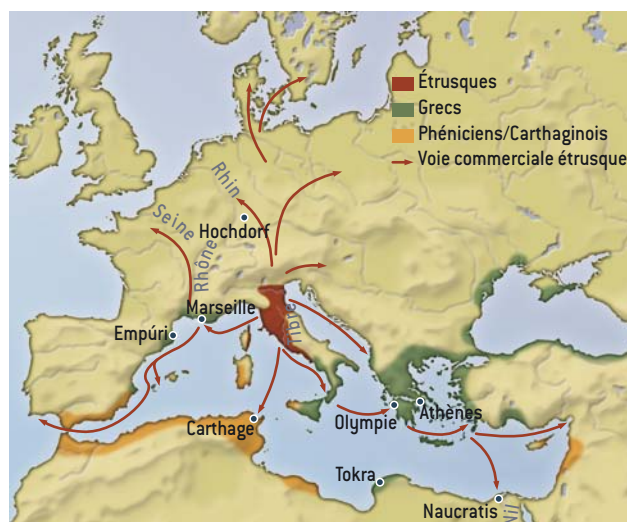
CE PERSONNAGE ÉTRUSQUE
est représenté sur le couvercle de ce sarcophage en albâtre du III^e siècle avant notre ère, découvert à Colle del Vescovo. Manifestement, l'artiste a cherché à exprimer la dignité et l'opulence du défunt.



L'ESSENTIEL

- L'histoire de l'Étrurie est connue par les chroniqueurs, mais on n'avait pu jusqu'ici étudier la culture étrusque que par ses nécropoles, les cités ayant presque toutes été recouvertes par des villes romaines.
- Kainua, près de Bologne, constitue une exception, cette cité ayant été abandonnée très tôt.
- Son étude révèle les principes de l'urbanisme des Étrusques, des aspects de leur religiosité ainsi qu'une partie de l'énorme héritage qu'il ont transmis aux Romains.

© wjarekshutterstock.com



PENDANT L'ÂGE D'OR ÉTRUSQUE, entre le VIII^e et le V^e siècle avant notre ère, les échanges internationaux (*ci-dessus*) passaient en majorité par le territoire étrusque, lequel englobait alors le Latium, la Campanie, la plaine du Pô et une partie de la Corse (*à gauche*). Les Étrusques commerçaient non seulement avec les Grecs, les Égyptiens et les Carthageois et toutes les cultures méditerranéennes, mais aussi avec les Celtes transalpins et les Germains.

appelaient *Tyrrhenoi* et les Romains *Tusci* ou encore *Etrusci*. La culture étrusque a marqué l'Italie entre le VIII^e et le II^e siècles avant notre ère, puis Rome l'a absorbée. Son territoire d'origine couvre à peu près la Toscane, la partie nord du Latium et l'Ouest de l'Ombrie (*voir la figure ci-dessus*). Sa frontière occidentale est la mer Tyrrhénienne, c'est-à-dire la « mer des Étrusques », tandis que le Tibre constitue sa frontière méridionale et orientale, et l'Arno marque celle du Nord, là où se dressent les Appenins. Cette situation géographique implique que les Étrusques avaient comme voisins les Latins, les Sabins et les Falisques au Sud, les Ombriens et les Picéniens à l'Est, et les Ligures et les Vénètes au Nord.

Au V^e siècle avant notre ère, alors que la culture étrusque connaissait son âge d'or, le domaine d'influence étrusque s'est étendu au Nord jusqu'en Campanie. La présence des Étrusques dans la plaine du Pô sécurisait leur commerce avec les Celtes transalpins, leur donnait accès aux ports de l'Adriatique et, ainsi, un contact direct avec les colonies grecques d'Italie du Sud. Les Étrusques étaient par ailleurs présents en Corse, entretenaient un comptoir dans le Sud de la Gaule (*voir l'encadré page 43*) et commerçaient en Afrique du Nord.

Plutôt tournées vers l'intérieur des terres, les cités du Nord de l'Étrurie

– Volterra ou Chiusi par exemple, étaient érigées sur des collines abruptes. D'avantage tournées vers le commerce maritime, les cités du Sud – telles Vulci, Tarquinia ou Caeré – se dressaient en général au bord d'un plateau dominant une vallée fluviale.

Une fois par an, le *Fanum Voltumnae* accueillait un grand rassemblement pan-étrusque. Les Étrusques n'étaient toutefois pas constitués en nation. Ils formaient plutôt une confédération de cités indépendantes, que l'on nomme la dodécapole étrusque ou la ligue étrusque. Leur langue et leur religion les liaient donc davantage que ne

Au V^e siècle avant notre ère, l'historien grec Hérodote écrit que les Étrusques descendaient des Lydiens.

le faisait la faible organisation politique de leur ligue. Un prêtre ou un fonctionnaire était néanmoins chargé de la diriger : le *Zilath mechl rasnal*, nom étrusque devenant dans les sources romaines *Praetor etrusiae*, c'est-à-dire « magistrat d'Étrurie ».

Les cités étrusques étaient dirigées par des rois nommés *Lucumones*. Toutefois, vers la fin du VI^e siècle avant notre ère, une forme de république oligarchique apparaît en Étrurie, dans laquelle les plus importants

postes religieux et politiques sont occupés à tour de rôle par des membres des grandes familles, les *gentes*. Rien d'étonnant à cela : la plupart des sociétés méditerranéennes du V^e siècle avant notre ère avaient adopté ce type de société qui, du reste, ressemble beaucoup à la *Polis* grecque.

L'origine des Étrusques reste mystérieuse. L'historien grec Hérodote (484-420 avant notre ère) écrit que les Étrusques descendaient des Lydiens : une partie de ce peuple d'Asie mineure, poussée par la famine, aurait été emmenée en Italie par Tyrrhénus, personnage dont le nom serait à l'origine du nom grec des Étrusques. L'historien grec Denys d'Halicarnasse, au tournant de notre ère, voyait plutôt dans les Étrusques un peuple italique ancien. D'autres auteurs les faisaient plutôt provenir d'au-delà des Alpes. Quoiqu'il en soit, tous s'accordaient à dire que leur langue et leur religion les distinguaient fortement de leurs voisins italiens.

On considère aujourd'hui que chacune de ces trois théories de l'origine des Étrusques contient une part de vérité, mais une part seulement. La synthèse des données archéologiques suggère plutôt que la culture étrusque s'est forgée par amalgame de traits culturels d'origines diverses, processus qui se serait poursuivi jusque vers 700 avant notre ère. Massimo Pallottino, de

l'Université de Rome, qui est l'un des principaux partisans de cette théorie, souligne la continuité de l'occupation humaine dans la région correspondant à l'Étrurie, depuis le début de l'âge du Bronze (II^e millénaire avant notre ère) jusqu'à l'âge du Fer avec la culture de Villanova (1000 à 700), dont on pense qu'est issue la culture étrusque. Ce modèle d'ethnogenèse est compatible avec l'idée d'Étrusques enracinés dans un peuple italique ancien, sans exclure l'apport d'influences extérieures – apport qui expliquerait certains éléments archéologiques tels que l'introduction à la fin de l'âge du Bronze de la coutume nord-alpine des sépultures à incinération ou encore l'importation d'objets et de traditions artisanales d'Asie mineure ou de Grèce.

Depuis quelques années, les partisans des trois théories tentent de les renforcer par des arguments génétiques. Ainsi, en 2007, la comparaison des gènes d'habitants du village toscan de Murlo, fondé par les Étrusques au VII^e siècle avant notre ère, avec ceux de Proche-Orientaux a indiqué une parenté. En 2013, sur la base de 150 échantillons de gènes d'Anatoliens, l'équipe de Silvia Ghirotto, de l'Université de Ferrare en Italie, a estimé que la migration suggérée par la parenté proche-orientale des habitants de Murlo, si elle a eu lieu, remonte à plus de 5000 ans...

Par ailleurs, en comparant les gènes de 30 Étrusques, de 27 Toscans médiévaux et de 370 Toscans d'aujourd'hui, les généticiens ont établi l'existence d'une certaine continuité entre les habitants de

la Toscane antique et une petite partie de ceux de la Toscane actuelle.

Pour S. Ghirotto, le groupe étrusque s'est bien constitué sur le territoire de l'Étrurie. Pour autant, une parenté génétique le relie aux habitants d'Europe centrale, particulièrement à ceux du Sud de l'Allemagne, et suggère qu'une migration a eu lieu. Quoi qu'il en soit, la biologie ne livre pas automatiquement la réalité historique. Les données et les statistiques qu'elle produit, aussi solides soient-elles, doivent être placées dans le contexte archéologique.

Inscriptions votives

En 1964, l'une des plus grandes découvertes de l'archéologie étrusque eut lieu dans le sanctuaire de Pyrgi, l'ancienne agglomération portuaire de Caeré. Des archéologues romains y mirent au jour trois inscriptions sur feuilles d'or. Ces *ex-voto* proclamant une offrande à la divinité étaient probablement clouées sur les portes ou les colonnes de bois du temple. Tandis que deux d'entre elles étaient rédigées en étrusque, la troisième l'était en phénicien. Or les épigraphistes parvinrent à montrer que le texte phénicien correspond à l'un des textes étrusques !

Le phénicien étant déchiffré, on a pu prendre connaissance du sens de l'une des inscriptions étrusques : celle-ci proclame que le souverain de Caeré a consacré un temple et une statue à la déesse Uni. Malheureusement trop courte pour faire office de pierre de Rosette étrusque, elle a tout de

L'AUTEUR

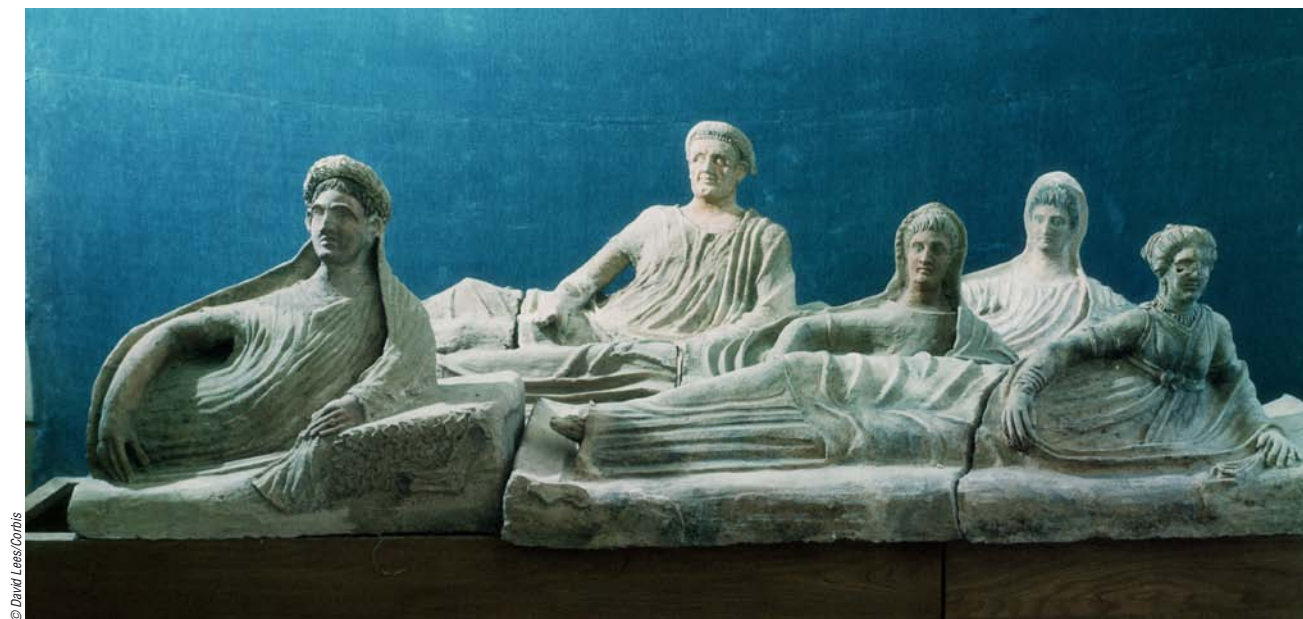


Martin BENTZ est archéologue à l'Université de Bonn, en Allemagne. Ses recherches

portent sur les cultures étrusque et grecque.



LA CULTURE FUNÉRAIRE TÉMOIGNE de l'importance qu'attachaient les Étrusques à la vie domestique. On sculptait les tombes troglodytes en forme de maison (*ci-dessus*, à Cerveteri), et l'on représentait sur les sarcophages les membres de la famille allongés au banquet (*ci-dessous*).



© David Lees/Corbis



Surintendance des biens archéologiques d'Emilie-Romagne



Stefano Marzari

UNE SOURCE SACRÉE, au Nord-Est de Kainua, était recouverte par un édifice de 9 mètres par 7,5 abritant une vasque, d'où l'eau s'écoulait par un canal. À quelque distance, des socles de statues signalent une aire où l'on faisait des demandes de grâce à la divinité (*ci-dessus*). L'un des ex-voto retrouvés est une statuette de bronze d'une femme tenant un bourgeon de fleur dans la main droite et un pan de son chiton (*habit*) dans la main gauche (*à droite*). De style grec, elle représente peut-être Taran, l'Aphrodite étrusque.

même clarifié le sens de nombreux mots. Le bilinguisme pratiqué à Pyrgi témoigne aussi des relations étroites qu'entretenaient les Étrusques avec des Phéniciens, dont Carthage était une importante colonie en Méditerranée occidentale.

Depuis cette découverte, le corpus des inscriptions étrusques s'est enrichi jusqu'à compter aujourd'hui des milliers d'inscriptions, datant du VIII^e siècle tardif jusqu'au II^e siècle. Puisque l'alphabet étrusque dérive de l'alphabet grec, on sait les lire et souvent les comprendre. Une grande partie d'entre elles provient de l'ornementation peinte des tombes, les Étrusques ayant l'habitude d'y inscrire les noms des défunts, de leurs père et mère, leurs origines et leurs âges. Les inscriptions votives destinées à préciser dans quel but un objet était offert à la divinité constituent une autre grande classe d'inscriptions.

L'étrusque, une langue non indo-européenne

Les difficultés d'interprétation concernent surtout les rares textes étrusques longs, car ils contiennent des mots et des expressions n'apparaissant nulle part ailleurs. Dans la plupart des cas, le contexte est clair: il s'agit de formules rituelles, de calendriers de fêtes ou de contrats. Un exemple célèbre est fourni par les bandelettes de Zagreb, un manuscrit inscrit en étrusque sur une toile de lin, qui a servi à envelopper une momie égyptienne aujourd'hui conservée à Zagreb. Ce texte est composé de 1 200 mots et porte sur les festivités d'une ville étrusque inconnue. Autre exemple: la table de Cortone

(*Tabula cortonensis*) est un contrat de vente de terrain couché en quelque 200 mots.

Même s'il existait des textes assez longs, les Étrusques ne produisaient ni textes littéraires ni textes d'histoire. En revanche, les longs textes religieux devaient être abondants, mais ils ne sont connus que par les mentions romaines.

On n'a pas déchiffré complètement l'étrusque, mais on en sait assez pour savoir qu'il ne s'agit pas d'une langue indo-européenne, ce qui relance l'énigme de l'origine de la culture étrusque. Des recherches de linguistique comparative montrent que les liens avec le grec ou avec les langues italiques voisines ne concernent pas la structure de la langue et se limitent au vocabulaire.

Les fouilles menées par l'Université de Pérouse à Gravisca, l'agglomération portuaire de Tarquinia, illustrent l'importation d'idées et donc de mots dans la culture étrusque. Les archéologues ont identifié des produits d'importation de Phénicie, d'Égypte, de l'Est de la Grèce, de Sparte, de Corinthe et d'Athènes. Une ancre de pierre marquée du nom d'un certain Sostratos, originaire de l'île d'Égine face à Athènes dans le golfe Saronique, et des inscriptions retrouvées dans le sanctuaire du port attestent de la présence de Grecs.

Ces constatations illustrent que les Étrusques jouaient un grand rôle dans les échanges au sein de l'espace méditerranéen des VII^e et VI^e siècles avant notre ère. Comme les Phéniciens et les Grecs, ils se livraient à un intense commerce maritime au long cours, qui faisait passer des biens et des idées d'un pays

BIBLIOGRAPHIE

F. Savatier, *Un village gallo-étrusque à Lattes*, actualité *Pour la Science*, 2010 : <http://bit.ly/1AFvtKR>

M. Bentz et C. Reusser, *Marzabotto. Planstadt der Etrusker*, Philipp von Zabern, 2008.

E. Govi, *Marzabotto una città etrusca*, Ante Quem, 2007.

J.-P. Thuillier, *Les Étrusques*, Éditions du Chêne, 2006.

Un grand bâtiment, que Denis Lebeaupin et ses collègues du centre archéologique de Lattara ont fouillé dans ce site situé à Lattes près de Montpellier, illustre la disparition prématurée du seul comptoir étrusque du Sud de la Gaule.

Autour de l'étang du Méjean, au Sud de Montpellier, deux sites archéologiques majeurs illustrent l'apparition d'un *emporion*, c'est-à-dire d'un port de commerce, mais aussi sa disparition rapide. En effet, au cours du VI^e siècle avant notre ère, des marchands méditerranéens – grecs, étrusques, ibères, carthaginois, etc. – sont venus commercer dans un gros village gaulois établi non loin de la rive de la lagune, au lieu-dit la Cougourlude à Lattes. Le passage des marchands d'outre-mer y est attesté par de nombreux restes de poteries

étrangères, dont de la fine vaisselle à boire attique (d'Athènes), des amphores massaliotes (grecques) et de nombreuses amphores étrusques accompagnées de *bucchero nero*, vaisselle en terre cuite noire d'invention étrusque. Cette forte présence de la poterie étrusque suggère un ascendant de ce peuple sur les échanges. Il se traduit au début du V^e siècle par la construction d'une nouvelle agglomération portuaire.

Cette ville, dont le nom Lattara est connu par des textes plus tardifs, a la forme d'un triangle limité par deux bras du

Lez, le troisième côté donnant sur l'étang, donc sur le port. Couvrant près de quatre hectares, elle est ceinte d'un rempart. Le rôle majeur des Étrusques dans la fondation de cette ville est attesté par la prédominance de leurs importations, par la présence de leur vaisselle et par nombre d'inscriptions en alphabet étrusque. On ne peut que difficilement imaginer que les Étrusques, qui n'étaient que des hôtes en Gaule du Sud, aient pu rassembler la pierre, le bois et la force de travail nécessaires à la construction de cette ville sans l'assentiment et l'aide des locaux. Du reste, un oppidum gaulois, donc un centre de pouvoir, se trouve à huit kilomètres de là...

Situé au Sud de la ville, l'îlot de la zone 27 consiste en un grand bâtiment d'une vingtaine

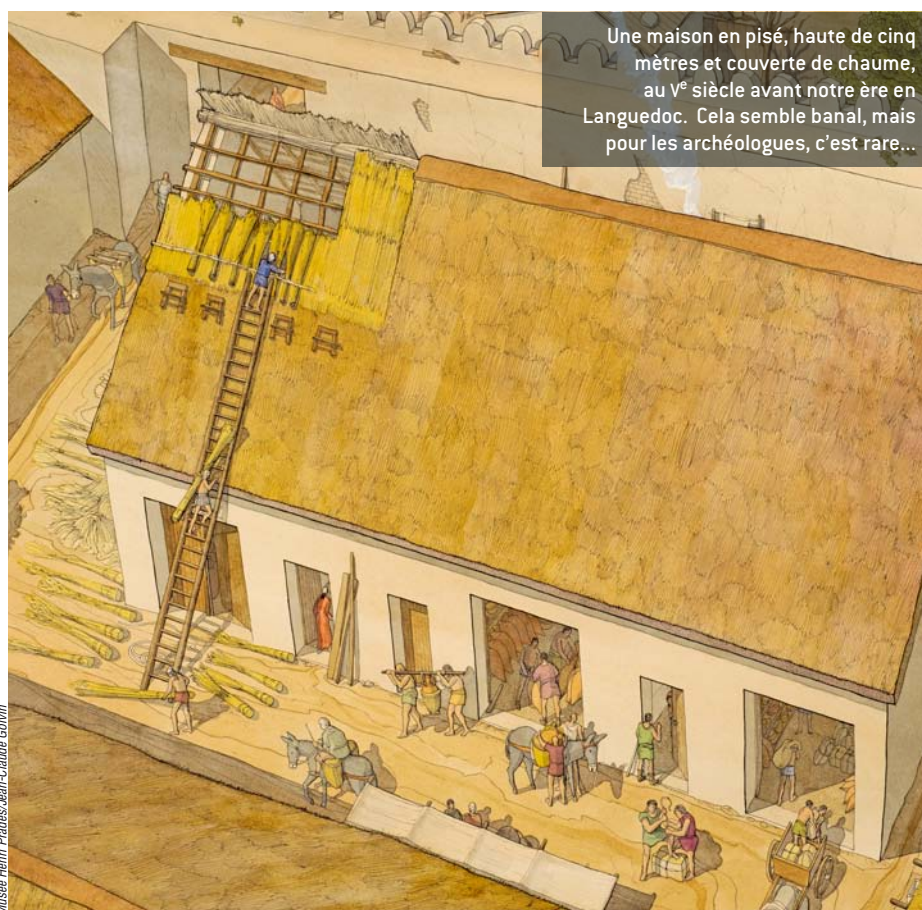
de mètres de long et d'une dizaine de pièces, qui a pu abriter trois unités d'habitation. Il a été érigé sur des fondations de pierres soigneusement agencées, les murs étant en briques de terre crue et le toit sans doute en chaume de roseau. Des pans entiers de murs ayant été retrouvés effondrés d'un bloc, nous savons que ce bâtiment avait une hauteur d'au moins cinq mètres.

Les archéologues ont du mal à déterminer les fonctions de ce bâtiment imposant érigé à grands frais, qui semble être resté largement inutilisé. En dehors d'une soixantaine d'amphores, pour la plupart vides, et d'un peu de vaisselle, les pièces ne contiennent que de modestes traces de vie : un seul foyer, quelques fragments d'os, de rares morceaux de métal. Il semble que la maison n'a été habitée que quelques années, voire beaucoup moins...

Vers 475 en effet, une brèche est ouverte dans le rempart et le bâtiment détruit par un incendie, comme d'ailleurs une grande partie de la ville. Par la suite, le site est réoccupé, mais surtout par des locaux.

Qui a fait disparaître la Lattara étrusque en plein développement ? Les fouilles ne l'ont pas indiqué, mais on sait que le « crime » a profité aux Grecs massaliotes, qui n'ont pas tardé à imposer leur commerce dans la région. Mécontents de la concurrence étrusque, les Marseillais auraient-ils saccagé cet *emporion* rival peu après qu'en 474, les Grecs de Syracuse avaient pris le dessus sur les Étrusques dans un combat naval au large de Cumes ? On peut aussi envisager l'action de dirigeants gaulois, qui, soucieux de maîtriser le commerce extérieur pour mieux le taxer, ont pu vouloir ruiner le réseau étrusque, sur le point de prendre son indépendance.

– François Savatier



Une maison en pisé, haute de cinq mètres et couverte de chaume, au V^e siècle avant notre ère en Languedoc. Cela semble banal, mais pour les archéologues, c'est rare...

à l'autre. Les ressources naturelles de l'Étrurie, à commencer par son minerai de fer, en faisaient un partenaire commercial important. Des artefacts grecs et des inscriptions attestent de la présence et de l'assimilation de Grecs et de Phéniciens dans les villes étrusques.

Pour leur part, les élites étrusques raffolaient de luxe importé. L'ambre de la Baltique, les peintures funéraires réalisées avec du bleu égyptien, les récipients en métaux nobles ainsi que les sculptures sur ivoire du Levant en témoignent et montrent l'ampleur du réseau d'échanges étrusque. Du reste, le fort goût étrusque pour les produits de luxe avait suscité la venue en Étrurie d'artisans étrangers et la création d'ateliers locaux imitant les coûteux produits d'importation.

L'habitude de manger couché fournit un exemple d'arrivée en Étrurie d'une nouvelle coutume par le commerce. Cette coutume surprenante a été importée de Grèce au VI^e siècle avant notre ère. Elle s'est vite propagée chez les aristocrates, comme en attestent tant de représentations sur sarcophage (voir les figures pages 39 et 41). Du reste, a fait remarquer Christoph Reusser de l'Université de Zurich, les Étrusques de condition modeste aussi adoraient la céramique grecque. Le goût du luxe et la tendance à adopter des traits culturels grecs étaient fréquents en Étrurie.

Jusqu'à récemment, les chercheurs ont interprété ces relations comme de l'acculturation, c'est-à-dire comme des

Les siècles étrusques

XIII^e siècle

Arrivée des Lydiens, selon la légende.

IX^e au VIII^e siècles

Culture de Villanova, ancêtre de la culture étrusque.

VII^e siècle

Les Étrusques pratiquent une culture orientalisante.

VI^e siècle

Âge d'or de la civilisation et du commerce étrusques.

VI^e au IV^e siècles

Les Romains prennent ville sur ville en Étrurie.

I^{er} siècle

L'Étrurie devient la VII^e région romaine.

cas d'adoption de traits culturels d'une société avancée par une société qui l'est moins. Aujourd'hui, ils sont plus neutres et se contentent d'étudier les contacts interculturels et d'analyser leurs effets sur les identités locales. Les traditions locales n'étaient pas abandonnées pour des traditions d'importation, comme cela se voit par exemple dans l'habillement. On les combinait plutôt avec des traits culturels importés, ce qui se traduit par exemple dans les styles de la céramique étrusque.

Kainua, abandonnée à l'arrivée des Celtes

Comme pour beaucoup de sociétés de l'Antiquité, la vie quotidienne étrusque et les questions de société qui lui sont liées restent énigmatiques. Malheureusement, les villes et les villages étrusques ont été le plus souvent recouverts par des constructions romaines et médiévales, voire modernes, de sorte que leur étude est difficile. Les seuls sites étrusques que les archéologues peuvent fouiller dans leur contexte sont les nécropoles, puisqu'elles étaient installées hors des agglomérations.

Il existe une exception rare : la ville de Kainua, qui a été abandonnée au IV^e siècle avant notre ère lors de la conquête de la région par le peuple celte des Boïens. Les archéologues l'étudient donc le plus méticuleusement possible.

Située dans la commune de Marzabotto non loin de Bologne, Kainua se trouve sur un plateau dominant le fleuve Reno. Entourée d'un rempart, elle a été dotée au milieu du VI^e siècle avant notre ère d'un quadrillage de rues rectilignes, qui n'a plus évolué. Ce plan en damier suggère que les habitants de Kainua imitaient la planification urbaine grecque. Après 150 ans de prospérité, Kainua fut brusquement abandonnée à l'arrivée des Celtes.

Au Nord de la ville se trouvaient les cinq temples et les cinq autels de plein air constituant les sanctuaires, qui dominaient la ville depuis l'acropole (« ville haute » en grec). On a aussi découvert en dehors de l'enceinte un endroit où se trouvaient des dizaines de bases de pierre taillée, que les archéologues ont identifiées comme les bases de statues servant d'ex-voto (d'offrande aux dieux) dans l'aire rituelle d'une source sacrée, où l'on venait vénérer des nymphes. Ces divinités féminines mineures animaient



LES FONDATIONS DE LA MAISON 6 du bloc [isola] 1 de la zone 4 de Kainua illustrent le caractère géométrique de l'architecture étrusque. Ce caractère était aussi sensible dans le plan en damier appliqué pour organiser la ville, schéma qui suggère une influence grecque.

la nature, croyaient les Anciens, qui les associaient à des lieux et des phénomènes naturels tels qu'une source ou un fleuve. Les archéologues ont retrouvé un ex-voto intact : une statuette de 30 centimètres de haut représentant une femme habillée avec recherche. Le bourgeon qu'elle présente de sa main droite est un symbole connu de fécondité (voir la figure 42).

Par ailleurs, l'équipe de Giuseppe Sassatelli, de l'Université de Bologne, a découvert le temple central de la ville, celui du « Zeus étrusque » – le dieu Tinia. Son concept architectural – un temple entouré sur ses quatre faces de colonnes – est typiquement grec. Cependant, chaque colonne ne reposait pas sur un fondement maçonné, comme c'était l'usage en Grèce, mais sur une assise de galets de rivière. Sans doute en bois, les colonnes supportaient un toit de grosses tuiles, dont certaines étaient peintes.

L'économie de Kainua reposait surtout sur le commerce et l'artisanat, mais peu sur l'agriculture, qu'il était difficile de développer dans l'étroite vallée fluviale surmontée par la ville. Alors que c'était fréquent dans les villes antiques, la ville ne disposait pas de quartiers d'artisans, mais on y retrouve partout les traces d'une production de céramiques et d'objets en bronze. Les ateliers correspondants se trouvaient pour la plupart dans les maisons d'habitation.

Il n'y avait pas d'*agora*, c'est-à-dire de place de marché, alors que cela faisait partie de l'équipement public de toute ville grecque ou romaine qui se respecte. Comme on n'en a encore jamais retrouvé dans une agglomération étrusque, on suppose que les rues servaient d'espace public. De fait, à Kainua, les rues principales font plus d'une quinzaine de mètres de large. Comme cela dépasse de loin la largeur des voies dans les villes des autres cultures antiques, cela s'accorde bien avec l'idée que la voie publique étrusque servait aussi de place publique...

Quant à la connaissance des espaces d'habitation, elle a avancé avec les fouilles que Christoph Reusser et moi avons conduites à Kainua. Ces travaux ont mis en évidence que la maison étrusque est l'ancêtre de la maison romaine. Nous avons en effet établi la présence à Kainua de la *domus à atrium*, c'est-à-dire de la maison typiquement... romaine, bien connue à



LA MAISON À ATRIUM, typiquement étrusque, était organisée autour d'un espace à ciel ouvert – l'atrium – autour duquel sont réparties les pièces de la maison. Adoptée par les Romains, cette architecture se retrouve par exemple dans les maisons de Pompéi.

Rome ou à Pompéi. Déjà présente à Kainua, la *domus à atrium* n'apparaîtra dans les agglomérations de la République que 100 à 150 ans après la fin de la ville étrusque... Une *domus à atrium* est caractérisée par l'enfilade d'une pièce centrale, l'*atrium*, et d'une pièce de réception, le *tablinum*. Placé dans l'axe de vision de l'atrium, le *tablinum* servait à recevoir des visiteurs. Autour de l'axe *atrium-tablinum*, dans les

Les fouilles de Kainua ont révélé que la maison étrusque est l'ancêtre de la maison romaine.

alae, c'est-à-dire les ailes, on plaçait les portraits des aïeux, habitude que reprendront les Romains.

Les maisons à *atrium* de Kainua sont à peu près deux fois plus grandes que les maisons sans *atrium* de la ville. En outre, elles se trouvent toutes à proximité du grand temple. On considère donc que leurs occupants faisaient partie de l'élite de Kainua, dont les membres étaient les seuls à avoir besoin de pièces ostentatoires pour y recevoir leur clientèle (l'ensemble des protégés de la maison), y régler leurs affaires et afficher

l'importance de leur famille. Cette utilisation des espaces privés était complètement étrangère aux Grecs, qui se rendaient sur une *agora* ou dans un édifice public pour y régler des affaires publiques. Il semble donc qu'il s'agisse là d'un trait culturel étrusque que les Romains ont ensuite adopté.

Entre-temps, d'autres agglomérations étrusques accessibles aux fouilles ont été découvertes, qui vont nous aider à restituer la vie étrusque. Quant aux fouilles de sanctuaires, elles confirment ce qu'en disaient les auteurs grecs et romains : chez les Étrusques, la religion jouait un rôle central.

Le *Fanum Volumnae*, le sanctuaire fédéral des Étrusques évoqué au début de cet article, avait ainsi une importance énorme dans la vie des peuples étrusques, et pas seulement parce que les envoyés des cités étrusques s'y rencontraient chaque année. Sans doute jouait-il un rôle comparable à Delphes ou Olympie chez les Grecs.

Même si la plupart des sanctuaires étrusques ont été abandonnés à l'époque romaine, S. Stopponi a pu montrer que le *Fanum Volumnae* a été utilisé jusqu'à la fin de l'Antiquité. Du reste, et sans doute n'est-ce pas un hasard, une église chrétienne y a été érigée sur l'emplacement de l'un des vieux temples étrusques... ■